

La pastorale au service de la paix et de l'amour: les pastorelles d'Isaac Du Ryer

JEAN-PIERRE CHAUVEAU

On sait l'importance qu'a revêtue, aux temps classiques pris au sens large, l'inspiration pastorale. Plus précisément, celle-ci fleurit surtout lorsque, fortement urbanisée, ou marquée par le phénomène des cours princières, la société traverse des moments de crise, ou du moins de doute sur elle-même, sur ses aspirations vraies: confrontée alors aux difficultés, sinon aux apories du temps présent, elle aime à se réfugier dans le mythe du retour à un âge d'or rêvé: un mythe qui a traversé l'époque hellénistique, puis nourri l'imagination des Latins au temps des guerres civiles, et qui sert de toile de fond à ce qu'on pourrait appeler, de manière générique, la post-Renaissance en Europe occidentale. La France n'est pas en reste, notamment lorsqu'à partir de 1560-1570, elle entre dans la tourmente des guerres civiles et religieuses, et risque de perdre ses repères, politiques, idéologiques, religieux et moraux. Les poètes se sont faits largement l'écho d'une inquiétude et d'une quête souvent inassouvie d'équilibre et d'harmonie: le rêve pastoral, illustré magnifiquement à la même époque en Italie et en Espagne, vient à point nommé fournir un aliment à leur imaginaire et tracer la voie idéale d'une sorte de rédemption.

On sait le rôle immense joué en France par Honoré d'Urfé dont *L'Astrée*, si largement tributaire des idéaux néo-platoniciens de la Renaissance, et si profondément influencée par *La Diana* de Montemayor, informe toute la production littéraire, savante et aristocratique, tout au long du XVII^e siècle, et même au-delà. La poésie, le roman, le théâtre, les arts plastiques, la musique se sont immergés dans cet océan porteur de rêves, témoignant d'un renouvellement du sens du beau et d'une transformation des rapports sociaux. Peut-être qu'impressionnés par l'aventure et la postérité souvent prestigieuses de *L'Astrée*, nous aurions un peu tendance aujourd'hui à minimiser, ou à oublier la place et le succès de l'inspiration pastorale là où l'on ne s'attendrait pas à la rencontrer d'abord: dans une littérature plus 'bourgeoise', sinon 'populaire', qu'aristocratique, plus 'comique' qu' 'héroïque', plus libertine ou naturaliste qu'idéaliste et princière. Un gentil poète, Isaac Du Ryer, père de Pierre, le dramaturge qui connut une certaine notoriété – certes, plus grande que celle de son père en son temps – dans les années 1630-1640 comme émule de Pierre Corneille, peut cependant venir nous rappeler combien la pastorale pouvait répondre, au début du XVII^e siècle, à des attentes aussi multiples que très largement répandues.

On ne sait pas grand-chose de cet Isaac Du Ryer; tout au plus peut-on prudemment tenter de relever quelques épisodes de son existence à travers les 'confidences' auxquelles il semble se livrer çà et là dans son œuvre, des poésies de ton et d'inspiration divers, éditées soit en recueils autonomes, soit sous forme de 'Meslanges' placés à la suite – nous y voilà! – de pastorales dramatiques – qu'il préfère appeler à l'ancienne (on pourra se demander pourquoi) 'pastorelles' ou 'pastourelles' – qu'il publie en 1609-1610 et en 1621.¹ La date de sa naissance reste incertaine, mais elle doit se situer aux alentours de 1565 ou 1570, puisque Du Ryer nous apprend lui-même qu'après avoir été "chez un Grand sept ans" (Grand à double titre, puisqu'il s'agit de Roger de Bellegarde, qu'on appelait justement : Monsieur le Grand, parce qu'il était, par la volonté du roi, Grand Écuyer de France), il fut brutalement congédié, sans raison précise selon lui, en septembre 1600, au moment où il s'apprêtait à suivre le Grand Écuyer envoyé à Florence muni de la procuration d'Henri IV pour épouser en son nom Marie, fille de François Ier de Médicis. Sept ans auparavant, âgé vraisemblablement d'une bonne vingtaine d'années, il était donc entré à titre de secrétaire dans la maison de Roger de Bellegarde; mais en 1600, encore jeune, il faisait déjà l'expérience de la versatilité et de l'ingratitude des protecteurs princiers, et de la précarité accrue de la situation des poètes dans la cité (il dut se contenter, au moins un moment, des maigres émoluments d'un employé de la douane, ce qui nous a valu quelques pièces fort curieuses et pittoresques sur la vie et l'activité des douaniers!). Aussi sur la dureté des temps, en même temps que les pièces de circonstance, où le poète aime à faire alterner les proclamations fières et l'humble requête soumise à des protecteurs hypothétiques, le situent sans conteste du côté des satiriques plus ou moins désabusés comme Mathurin Régnier ou Angot de l'Éperonnière. Il ne semble pas, du reste, qu'il soit parvenu à retrouver une situation stable, ce qui explique sans doute qu'on trouve chez lui aussi bien des dénonciations virulentes de l'esprit courtisan:

Faire bien le bouffon, estre effronté, mocqueur
Rapporter et flatter, et bien porter la lettre,
Estre autre par dehors que l'on n'est dans le cœur,
Voilà ce qui avance un valet près d'un maître [...].²

que des démonstrations cyniques de servilité intéressée:

Or comme il n'est rien meilleur que l'argent,
Pour rendre un homme actif et diligent,
Et réveiller un Poète qui sommeille,
Vous me verriez mieux que jamais sonner,
Et malgré l'âge encor faire merveille,
S'il vous plaisoit nous en faire donner.³

Les derniers vers connus de lui se trouvent en tête d'un ouvrage, publié à Paris en 1634, par lequel son fils Pierre, déjà réputé comme auteur dramatique, inaugurait une féconde série de traductions par le *Traité de la Providence de Dieu, traduit du latin de Salvian, évêque*

¹ Frédéric Lachèvre s'est essayé, en 1943 (Lachèvre 1943; 156 p.), à écrire une biographie très conjecturale d'Isaac Du Ryer, en s'appuyant sur les publications de celui-ci, qui s'étalent entre 1608 et 1633 ou 1634, assortie d'une précieuse anthologie de textes poétiques.
² Du Ryer 1610:130.
³ Du Ryer 1633:4 (Stances A M. de Bagnolet).

de Marseille⁴; on peut supposer qu'Isaac n'a probablement pas beaucoup vécu au-delà de cette date.

De ce fait, Isaac Du Ryer est le contemporain à peu près exact, non seulement d'Honoré d'Urfé, mais encore de poètes comme Jean de Sponde, Pierre Motin, Mathurin Régnier, Antoine de Nervèze, Vauquelin des Yveteaux, poètes certes fort divers, mais tous témoins plus ou moins engagés des troubles et des bouleversements qui ont marqué les dernières années du XVI^e siècle et les premières années du XVII^e, dans un pays qui, après avoir failli sombrer dans le chaos, se prit à rêver, sur fond de lucidité angoissée, à un retour de l'âge d'or, au moment où Henri IV sembla réussir à pacifier et à réunifier son royaume déchiré.

La guerre, les menaces, l'insécurité, la misère, tout cela Isaac Du Ryer en fit certainement l'amère et rude expérience. Sans qu'on puisse dater des pièces de vers, publiées, tardivement, en 1608⁵, les échos y sont nombreux, même sous une forme métaphorique, des horreurs de la guerre. Dans un "Tableau de la Guerre et de la Paix", dont la composition pourrait bien remonter aux années 1580, aux heures les plus noires de la Ligue, Du Ryer envoie à un ami remonter aux années 1580, aux heures les plus noires de la Ligue, Du Ryer envoie à un ami peindre une commande, non pas du portrait de l'aimée, comme l'avait fait Ronsard en d'autres temps, quand régnait l'heureuse paix, mais d'un tableau contrasté, celui d'abord des horreurs présentes de la guerre où l'on voit:

Le Roy, la Ligue, et leurs deux camps armez
S'entrechocquer au combat animez [...].

et puis, en contrepoint, celui qui n'est encore, à cette date, que l'expression d'un rêve, celui d'un monde en paix, d'une France de nouveau heureuse:

France qui fus sur toutes regions
Comme un soleil qui dardoit ses rayons,
Et maintenant deserte et miserable,
Des estrangers est la proye et la fable [...].⁶

L'obsession de la guerre devait être telle qu'on la trouve un jour transposée dans un poème amoureux de type allégorique.⁷ Séparé de celle qu'il aime, éloigné de Paris par la guerre, l'auteur de l'épître se décide pourtant à tenter de s'y rendre, pour y retrouver l'objet de ses amours, et aussi

[...] pour voir si je pourroy
Y reconnoistre encore quelque marque
De sa splendeur, lorsque ce bon Monarque [Henri III ?]
Qui plus que luy aimoit ses citoyens,
Faisoit qu'icy tout regorgeoit de biens [...].⁸

Or voici que "dans un bois tout auprès de Poissy", il tombe, signe malheureusement ordinaire de ces temps troublés, dans une embuscade, dont il ne parvient à sortir que grâce à l'éloquence que lui dicte son amour: mais, ô miracle, son agresseur n'est autre que le dieu Amour lui-même,

⁴ Paris, 1634, in-8°.
⁵ C'est la date de publication de son premier recueil de vers (Du Ryer 1608).
⁶ Du Ryer 1610:95.
⁷ Du Ryer 1610:89 (Épître "A sa Maîtresse").
⁸ Du Ryer 1610: *ibid.*, 90.

qui, touché par ses arguments, non seulement le laisse continuer son chemin, mais s'engage à le devancer et à venir se loger dans les yeux de sa maîtresse:

Courage donc, sois allègre et joyeux,
Je vay devant, t'attendre dans ses yeux [...].⁹

L'amour plus fort que la mort, l'amour plus fort que la guerre, l'amour réconciliateur suprême: tel est bien l'enseignement qui se dégage, le plus souvent, de la littérature pastorale. On ne s'étonnera donc pas que Du Ryer ait songé à se faire le propagandiste d'un tel message dans une 'pastorelle' qui, tout en usant sans vergogne des formules traditionnelles de la pastorale et nous entraînant, comme il se doit, dans un monde de pure fantaisie, serre de près l'actualité, et se fait porteuse des craintes, des espoirs, des hantises des contemporains. Nous sommes en 1609, le règne du bon roi Henri dispense ses bienfaits, des bienfaits d'autant plus appréciés que le souvenir des jours atroces est encore tout proche. En offrant au public une deuxième édition de son *Temps perdu* (la première édition a vu le jour l'année précédente), Du Ryer l'agrément d'une 'pastorelle' en trois actes, dont un avis "Au lecteur" nous avertit d'emblée que son auteur l'a voulue simple, accessible, populaire en somme, et qu'il la destine à être jouée par des enfants:

Excusez si leur langage
Est un peu grossier et lour,
Ce sont Amants de village,
Non point des Amans de Cour [...].¹⁰

Ce qui explique peut-être le vieux mot français de 'pastorelle' (ou pastourelle) préféré au mot à la mode: pastorale. En 1609, cette pastorelle n'a pas encore de titre; elle en acquiert un, quelques mois plus tard, au début de 1610, lorsque paraît une troisième édition du *Temps perdu*. Elle s'appelle en effet, *Les Amours contraires*, en référence à l'intrigue un peu simplette inventée par l'auteur. Qu'on en juge: la chaîne amoureuse initiale (la jeune Lillis aime Tillis, lequel aime Clorise qui lui préfère Coridon, lequel, lui, est amoureux de Lillis) est bouleversée par deux Satyres, qui s'attaquent aux jeunes filles. Le hasard veut que Tillis sauve Lillis, croyant sauver sa Clorise, tandis que Coridon sauve Clorise au lieu de Lillis. Les jeunes filles seraient toutes prêtes à épouser leurs sauveurs, lesquels n'en veulent rien entendre, par fidélité à leurs engagements premiers; du moins jusqu'à ce que la magicienne Dorinde touche Coridon avec sa baguette et le rende enfin amoureux de Clorise, tandis que le dieu Temps demande à Cupidon de toucher Tillis d'une de ses flèches pour le rendre amoureux de Lillis. Somme toute, tout finit par s'arranger... avec le Temps; le Temps qui a permis également à Henri IV de venir à bout de ses ennemis et de faire régner de nouveau l'âge d'or sur la terre. C'est du moins ce que nous enseigne Silène, qui, une fois conclus les mariages qui terminent heureusement les aventures de Tillis et Lillis, Clorise et Coridon, a le mot de la fin au terme de l'acte III, un mot qui n'est pas sans faire écho aux célèbres odes de Malherbe célébrant le retour de la paix:

Si nous sommes au bout de nos guerres civiles,
Si la paix maintenant habite dans les villes,
Si elle habite aux champs, et si le villageois
De ses rustiques airs fait retentir les bois,

⁹ Du Ryer 1610: *ibid.*, 91.
¹⁰ Du Ryer 1609:133.

Si l'on danse par tout, et si dans nos villages
Aussi bien qu'aux Citez se font des mariages;
Et si tout freschement ces deux ont été faits,
Où l'or, l'amour, le temps ont montré leurs effets;
S'il n'y a plus au Ciel aucun signe d'orage:
Bref si nous jouissons de l'heur du premier aage,
Ce bien lequel comprend tout autre bien en soy
Vient de Dieu tout premier, et puis de nostre Roy,
Nostre Herculle Gaulois qui calmant les tempestes
A mis dessous ses pieds le serpent à sept testes,
Grand Dieu qui nous fais voir combien tu le cheries
Sur tous les autres Roys qui sont tes favoris,
Fais-le regner sur nous encore cent annees
Et fais que dessous luy les guerres terminees
Ne nous contraignent plus d'abandonner nos toits
Pour aller habiter aux cavernes des bois.¹¹

Las! A peine Silène avait-il fait entendre sa prière que le roi tombait sous les coups de Ravailac. Du Ryer accuse le coup, puis se ressaisit; quatre ans plus tard, il fait représenter (probablement par les jeunes gens de la Cour, "dans la grande Salle de l'Église du Temple de Paris", est-il précisé sur l'édition de 1614¹²) une nouvelle version de sa pastorelle. Son nouveau titre, *La Vengeance des Satyres*, s'explique par la transformation des trois actes en cinq: le cinquième acte est occupé par une tentative de vengeance des satyres (ils utilisent un gaz paralysant pour surprendre leurs victimes), tentative vite déjouée par le Ciel qui fait tomber une pluie salvatrice d'eau rose. La naïveté un peu puérile du scénario ne doit pas occulter l'intention véritable du poète: faire de sa pastorale l'expression d'une leçon d'optimisme, envers et contre tout, l'expression d'un espoir attaché à la personne du nouveau roi, Louis XIII, qui n'a alors que treize ans. La pastorale reste d'abord l'expression d'un désir de paix; aussi Silène modifie-t-il un peu son discours pour substituer à l'éloge du feu roi l'éloge de son fils: quant à Coridon, il voit dans la pluie d'eau rose le présage du retour à l'âge d'or qui est aussi le triomphe de l'amour:

Cela n'arrive point sans quelque bon presage,
C'est que le Ciel nous ayme et qu'il a soing de nous
Et que sous nostre Roy le regne sera doux,
Qu'il sentira l'eau rose, et que parmy la France
Il ne se parlera que de jeus et de dansse,
Un branle violons attendant que la nuit
Nous en danssions un autre avecque moins de bruit [...].¹³

En 1621, Du Ryer publie une seconde pastorelle en trois actes, *Le Mariage d'Amour*. A-t-elle été jouée? C'est probable, si l'on se fie au "Prologue", placé dans la bouche d'un bonimenteur qui, une fois de plus, présente le spectacle, 'populaire', et les acteurs, qui sont, non des professionnels, mais de jeunes amateurs mus par le dieu Amour; nouvelle occasion, pour Du Ryer, de se démarquer d'un art de cour et d'un art savant:

¹¹ Du Ryer 1610: *Les Amours contraires*, acte III, scène 4.
¹² Du Ryer 1614:1.
¹³ Du Ryer 1614:48.

Messieurs, ce n'est point Bruscombille,
Turlupin ny Gautier Garguille
Que vous verrez icy venir,
C'est une petite jeunesse
Pleine d'ardeur et d'allegresse
Que l'on ne sçauroit plus tenir.

Le plaisir de ceux-là s'achette,
Il faut fouïller dans la pochette
Qui veut aller ouyr ces fous,
Mais l'honneur de vostre silence
Est l'argent et la recompense
Que ceux cy desirent de vous.

Leur stile est bas et populaire,
Aussi n'est-il point necessaire
Qu'un Berger parle en Courtisan,
Cela n'auroit non plus de grace
Que de voir en la mesme place
Un Guerrier parler Païsan [...].¹⁴

L'argument de cette nouvelle pastorelle est inspiré de l'épisode de Selvaggia dans *La Diana* de Montemayor, fondé sur une accumulation de méprises entretenues par des travestissements, et, comme plus tard dans *l'Amphitryon* de Molière, il compromet les dieux du Parnasse, Jupiter, Cupidon et Mercure, dans des aventures tout humaines; ce qui vaut à Mercure, porteur d'un message de Jupiter, de se faire vertement rabrouer et ridiculiser par la paysanne Selvage:

Quoy, les poulets sont-ils la viande des Dieux?
Jupiter nourrit-il des poulets dans les Cieux?
Dans notre basse-cour j'en nourris plus de mille
Depuis sept ou huict jours sortis de la coquille [...].¹⁵

Mais dans cette fantaisie débridée, tour à tour naïve et crue dans le propos (Satyre tend une embuscade, attendant quelque bergère "pour luy foncer au ventre une vive estocade", et s'écrie: "J'auray son pucelage ou de force ou d'amour"), l'actualité ne perd pas ses droits, non plus que le désir d'affirmer son loyalisme à l'égard de "Louys le Juste" qui a su rétablir la paix, alors que naguère encore

Le pistolet au poing voltigeoit par la France
Et que les deux partis nous travaillaient d'impos [...].¹⁶

Jusqu'à la fin de sa vie, Du Ryer ne cessera, du reste, d'afficher sa passion pour la paix et son attachement au monarque, garant de cette paix; ce qui s'exprime par exemple à travers ce cri de soulagement au moment de la réduction de La Rochelle (1628):

La France qui jamais n'a été bien tranquille,
Va maintenant jouir d'une éternelle paix,

¹⁴ Du Ryer 1621: *Le Mariage d'Amour*, prologue, v.1-18.
¹⁵ Du Ryer 1621: *ibid.*, acte II, scène 2.
¹⁶ Du Ryer 1621: *ibid.*, acte III, scène 2.

Le premier chef coupé de la guerre civile,
Quel rebelle osera la troubler désormais? [...].¹⁷

Par ses préoccupations, ses inquiétudes, ses obsessions aussi, Du Ryer est un bon témoin de son temps. L'obsession de la paix, qui se traduit en vagues successives d'espoir (un espoir souvent déçu, hélas!) habite toute son œuvre et trouve une de ses meilleures expressions dans ces pastorelles qui en forment le centre. Comme toute pastorale, celles-ci placent aussi au cœur de l'aventure humaine l'expérience de l'amour. Un amour vécu souvent comme une histoire dramatique: les intrigues imaginées par Du Ryer sont pleines de rebondissements imprévus qui constituent souvent un défi à la vraisemblance, sinon au bon sens. Mais, loin des raffinements psychologiques d'un d'Urfé, Du Ryer conçoit un peu la pastorale comme un conte de fée qui satisfait chez lui, semble-t-il, son appétit de vie, et un optimisme foncier. Si, en marge de ses pastorelles, on parcourt son œuvre poétique, on y trouve un peu toutes les inspirations – preuve que Du Ryer, loin d'être un créateur, sait écouter et lire autour de lui, et faire preuve d'un talent polymorphe –, depuis l'inspiration pétrarquiste orthodoxe, qui place la femme aimée sur un piédestal, jusqu'à la misogynie, voire l'obscénité sans trop de nuances. On reconnaîtra cependant que dans ce dernier domaine, il n'a rien de la hargne vengeresse et destructrice de ses contemporains les "satyriques" (Sigogne, Motin, Berthelot, D'Esternod); loin de se déchaîner contre la corruption féminine et d'entretenir un véritable dégoût de la chair et de ses plaisirs, il recherche plutôt à célébrer ce plaisir, cultivant au besoin la bonne humeur paillard, la plaisanterie facile, comme dans ce 'dialogue' entre deux amants se livrant entre eux à une saine émulation:

Mignonne, c'est assez, voulez-vous que je meure?
Demain je reviendrai dès la pointe du jour,
Vous l'avoir fait deux coups en moins de demie heure,
C'est assez travaillé pour un homme de cour.
Mon amy je vois bien que tu n'as plus d'haleine
Et que tu es trop lasche et délicat amant;
J'ay pour te soulager la moitié de la peine,
Et tu te rends desjà pour deux coups seulement.
Pour un troisieme coup vous ne serez desdite,
Je suis jusqu'à ce nombre expert et bien appris;
Mais après ce coup-là je desire estre quitte,
Qui met trois fois dedans doit emporter le prix.
Courage donc, amy, remporte la victoire,
Aussi vray cestuy cy est le meilleur de tous,
Encore un petit coup pour avoir ceste gloire,
De l'avoir en un soir pu faire quatre coups.¹⁸

Ce ton affleure ici ou là dans les pastorelles, où les amants ne s'entourent pas de trop de précautions oratoires. Mais Du Ryer sait aussi parfois faire preuve de plus de délicatesse et de légèreté dans l'expression du sentiment, par exemple dans ce monologue prêté à une bergère victime des 'intermittences du cœur':

¹⁷ Du Ryer 1633:10 (stances "Sur la réduction de La Rochelle, et l'entrée du Roy à Paris").

¹⁸ Du Ryer 1610:48.

Je ne l'eusse pas creu, qu'il eust esté volage,
 Et qu'après tant de voeux son amour eust cessé,
 Si auray-je tousjours sur luy cet avantage,
 C'est qu'il m'a fait ce tort sans l'avoir offensé
 Je l'aimois d'un amour qui n'a point de limite,
 Toutesfois cest ingrat se mocque de ma foy,
 Ne luy envoyez point, ó Dieux, ce qu'il merite!
 Faictes plustost tomber vostre orage sur moy.
 Nous sommes aussi vray de trop simples bergeres,
 De nous fier ainsi aux serments des bergers:
 Ils publient par tout que nous sommes legeres,
 Nous le sommes aussi de croire ces bergers.
 Ce trompeur me juroit d'un amour si parfaite
 Que le temps (disoit-il) ne la pourroit changer,
 Le temps qu'il deffioit toutesfois l'a défaitte,
 Et moy, je reste seule, et languis sans berger.

Enfin Du Ryer n'hésite pas à s'inscrire dans la tradition chère au XVI^e siècle de discuter sur les inconvénients et les avantages du mariage. S'il ne peut s'empêcher ici ou là de céder à la veine comique qui condamne le mariage en entretenant la crainte du cocuage, on remarque cependant chez lui une propension à faire au contraire du mariage la consécration de ce pour quoi l'homme et la femme sont faits l'un pour l'autre: c'est moins l'expression d'un idéal de bonheur bourgeois que, sereine et tranquille, l'apologie hédoniste de l'amour partagé, qui donne à la pastorale selon Du Ryer sa saveur propre. La pastorelle *Les Amours contraires* (ou, dans sa deuxième version, *La Vengeance des Satyres*) met en scène ce qu'on pourrait appeler la conversion du vieux Silène: sceptique et misogynne au début de la pièce (ne va-t-il pas jusqu'à reprendre à son compte l'image chère aux poètes de l'amour désespéré – on songe à un célèbre sonnet de Pierre de Marbeuf –, déclarant "que la femme et la mer sont en humeur semblables"²⁰), il se laisse ensuite attendrir et séduire par l'amour des jeunes gens qui l'entourent, jusqu'à se livrer à cette profession de foi lyrique, hymne vibrant à la femme, à l'amour et au mariage, où l'on serait tenté de trouver une sorte de synthèse originale entre des aspirations néo-platoniciennes, sinon chrétiennes, et un naturalisme d'essence lucrétienne proche des idées libertines, de celles, par exemple, de Théophile de Viau:

Puis que Dieu fut l'auteur de ce sacré lien,
 Puis qu'il est estably pour nostre commun bien,
 Puis qu'il est estably pour nostre commun bien,
 Pour la santé du corps, pour le salut de l'âme,
 Pour ne faire qu'un seul de l'homme et de la femme,
 Pour moderer leurs feux, et retrancher le cours
 Au desir impudique, et aux sales amours:
 Puis que de pere en fils il s'est tousjours veu suivre,
 Puis que de pere en fils il s'est tousjours veu suivre,
 Pour faire heureusement le monde au monde vivre,
 Puis que mesme il s'observe entre les animaux,
 Et puis que les poissons l'observent sous les eaux,
 Puis que tout se marie, et rien ne vit sans femme,

¹⁹ Du Ryer 1610:44.

²⁰ Du Ryer 1610: *Les Amours contraires*, acte I, scène 1.

Aurions-nous moins d'amour que ce qui n'a point d'ame?
 Voudrons-nous estre seuls de ce bonheur privez?
 Pourquoi osent-ils ces hommes reprouvez,
 Ennemis de nature, et possédez de rage,
 Médire sans subject du sacré mariage
 Pour nous en degouster? et pourquoy donc encor
 Font-ils si peu d'estat d'un si rare tresor
 Qu'est la femme, à qui Dieu par les mains de nature
 Comme à sa plus mignarde et chere creature
 Fit un large present de ses plus doux appas,
 Pour la rendre la gloire et l'honneur d'icy bas [...].²¹

Comme pour beaucoup de ses contemporains, la poésie fut incontestablement pour Isaac Du Ryer une manière de prendre courageusement parti dans les débats de son temps. Et la pastorale semble lui avoir offert la meilleure des tribunes et le moyen de trouver un ton qui peut nous toucher encore aujourd'hui.

Bibliographie:

- Chauveau, Jean-Pierre (2001): "Deux générations de poètes: Isaac Du Ryer, père de Pierre". Dans: *Littératures classiques* 42 (Printemps), p. 13-28.
- Du Ryer, Isaac (1608): *Le Temps perdu*. Paris, chez Jean Regnoul.
- Du Ryer, Isaac (1609): *Le Temps perdu*. Paris, chez Jean Regnoul (réédition augmentée de 1608).
- Du Ryer, Isaac (1610): *Le Temps perdu*. Paris, Toussaint Du Bray (réédition augmentée de 1608).
- Du Ryer, Isaac (1614): *La Vengeance des Satyres*, pastorelle. Paris, Toussaint Du Bray (il s'agit, en fait, de la 3^e éd. augmentée d'une pastorelle parue, d'abord sans titre, avec la 2^e éd. [1609] du *Temps perdu*, puis avec le titre: *Les Amours contraires*, avec la 3^e éd. [1610] du même *Temps perdu*. Cette édition de 1614 est assortie de pièces en vers, *Autres Meslanges de l'Autheur*).
- Du Ryer, Isaac (1616): *Le Temps perdu*. Paris, Toussaint Du Bray (réédition augmentée de 1608).
- Du Ryer, Isaac (1621): *Le Mariage d'Amour*, pastorelle. Paris, chez Pierre Deshayes. Édition assortie de pièces de vers, *Meslanges du mesme Autheur*.
- Du Ryer, Isaac (1624): *Le Temps perdu*. Paris, chez Pierre Deshayes (réédition augmentée de 1608).
- Du Ryer, Isaac (1633): *Les Heures derobeées*. Paris, chez Pierre Deshayes.
- Du Ryer, Isaac (1634): *Traité de la Providence de Dieu, traduit du latin de Salvian*. Paris, Sommaville, in-8°.
- Israel, Marcel (1999): "Quand Isaac Du Ryer saluait l'avènement de Tristan...". Dans: *Cahiers Tristan L'Hermite* 21, p. 57-60.

²¹ *Ibid.*

- Lachèvre, Frédéric (1914, 1922): *Les recueils collectifs de poésie libres et satiriques publiés depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile (1626) - Bibliographie de ces recueils et bio-bibliographie des auteurs qui y figurent*. Paris, Champion. - *Supplément. Additions et corrections*. Paris, Champion.
- Lachèvre, Frédéric (1943): *Un émule inconnu au début du XVII^e siècle de Mathurin Régnier - Isaac Du Ryer (1568?-1634), Secrétaire de la Chambre du Roi, douanier, poète réaliste, auteur dramatique et ses poésies amoureuses, libres et douanieres, précédées de sa biographie*. Paris, Librairie Historique Margraff, R. Clavreuil successeur.
- Lancaster, Henry Carrington (1929-1942): *A History of French Dramatic Literature in the XVIIIth Century*. Baltimore.
- Marsan, Jules (1905): *La pastorale dramatique en France*. Paris, Hachette.